

## Céline et le Québec

Paul del Perugia

Volume 18, numéro 2, automne 1985

Céline : scandale pour une autre fois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500710ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500710ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

del Perugia, P. (1985). Céline et le Québec. *Études littéraires*, 18(2), 433–441.  
<https://doi.org/10.7202/500710ar>

## CÉLINE ET LE QUÉBEC

---

*paul del perugia*

---

Au printemps de 1951, le Tribunal Militaire de Paris se trouvait à la veille de prononcer un jugement amnistiant Céline. Une longue procédure allait lui permettre de quitter le Danemark où il vivait en exil, dans les conditions les plus pénibles depuis 1945.

En 1944, muni d'une fausse carte d'identité le faisant naître à Montréal, il avait quitté une France où il viendra mourir en 1961. Bien qu'il sût le Tribunal à la veille de se prononcer sur son sort, il n'envisageait pas son retour sans appréhension. Non pas seulement en raison des haines que soulevait encore son œuvre, mais parce que le pays où il allait revenir ne ressemblait plus à celui qu'il avait quitté. Ce qui survivait d'une vieille sagesse nationale, proche encore des structures balzaciques, commençait à obéir en France à une irrépressible « mutation ». Celle-ci allait contraindre le vieil écrivain parisien et breton à finir sa vie dans une *way of life* homogénéisant le continent européen. Il sentait qu'elle l'absorberait lui aussi dans un mondialisme où son « voyage » ne pouvait se continuer sans paraître anachronique.

Au début de mai 1951, Céline ignorait qu'il avait été amnistié le 26 avril. Il pressentait cependant que la partie était déjà

judiciairement gagnée. Dans une brève lettre à son ami Paraz, il écrivait le 6 mai : « Je ressens des choses comme ça — c'est l'extraordinaire Amnistie c'est "Amnistie" — c'est le Passeport — Il va falloir s'en servir de travers »<sup>1</sup>. Rentrer en France ou partir à l'étranger, tel était le dilemme qu'il semblait envisager.



Déjà, avant la guerre de 1939, il avait ébauché des rêves d'installation loin de la France. Le spectacle que lui donnait la « Libération » créait une coupure dans le temps où il avait jusque-là vécu. Il avait depuis longtemps rêvé à des environnements géographiques qui lui auraient permis, malgré les tornades s'amassant sur l'Europe, de poursuivre le « voyage », la quête du Graal, commencée avec Bardamu.

À « La Tribune de Lausanne », il déclarera :

**Moi, j'étais du mythe aujourd'hui disparu. Je croyais à l'empire vertueux. Mais l'empire vertueux, ça gêne tout le monde et ça fait vite long feu. On en est à la décadence, au pourrissement. Et les décadences, ça dure longtemps : voyez Rome** <sup>2</sup>.

Pour terminer son immense aventure intérieure, il lui fallait des paysages accordés à son dessein. Il rangeait le Canada français parmi les espaces privilégiés du XX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire en harmonie avec ce qu'il poursuivait à l'intérieur de son âme.



Ce mot à Paraz du 6 mai 1951 révèle un déchirement profond. Il n'envisageait pas, en effet, de gaieté de cœur, un nouvel expatriement : « L'étranger me fait chier pour tout dire ! à moins du Canada français ! Mais personne ne m'y attend ! »<sup>3</sup>

À cet égard, il se trompait. De très vivantes solidarités — en partie bretonnes — l'auraient certainement accueilli, malgré son anticléricisme qui n'était, chez ce Breton, que de façade. Il aurait composé avec le catholicisme comme il l'avait fait à Copenhague avec le Pasteur Löchen. Au moment où il se laissait aller à rêver devant Paraz du Canada français, l'affaire du Commandant de Bernonville<sup>4</sup> (qu'il connaissait) montrait de quel réseau de solidarité pouvait bénéficier, à Québec, les Français poursuivis par la Justice de la « Libération ».

Il est impossible aux générations nouvelles de ressentir le vertige avec lequel, à ce moment, Céline regardait s'uniformiser le monde Blanc. Depuis l'Impasse des Bérésinas, il avait suivi un itinéraire dont le décor mental s'écroulait sous ses yeux. Il venait de précéder à pied l'avance de l'Armée Rouge jusqu'au cœur de l'Europe.



Rien n'est abstrait dans les visions que lui imposait la victoire de Stalingrad et Yalta. Ses incidents de route dans l'Est continental révèlent très concrètement la nature de son désespoir européen. Ils encourageaient ses velléités de s'éloigner de ce « petit cap asiatique », comme le disait Paul Valéry de l'Europe. Le picaresque de sa marche au milieu des ruines ne doit jamais cacher ce désespoir fondamental. En rétrogradant devant l'Armée Soviétique avec Lily, le Vigan et son chat Bébert, il regardait intensément les villages de Prusse, du Brandebourg, de Hanovre, promis à l'incendie, aux massacres, à la destruction.

La Pax soviético-américana ne lui présentait sur l'Europe que des mirages sur lesquels il faudrait reconstruire un monde qui négligerait le génie propre du Continent. Jusque dans le sol libéré par les Soviets, il retrouvait les derniers éclats du rayonnement de la France bourbonnienne.



Peu de passages de la «quête» célinienne sont aussi déchirants que ceux où le Colonel allemand Harras fait entrer Céline sur les bas-côtés de la route dans un cimetière inconnu... Lui, si distant de toute appartenance confessionnelle, s'attendrit immédiatement en poussant la porte de ce cimetière dans ces marches de l'Europe. Il y retrouvait le vestige d'une France qu'il rêvera de revoir, plus tard, sous une tout autre forme, à Québec.

Le Colonel allemand traversait avec Céline le hameau de Felixruhe avant d'atteindre le Château de Zornhof où il devait s'arrêter. Le temps n'avait point effacé de ce paysage désolé la présence d'une France à laquelle tenait essentiellement Céline. Lily, le Vigan, le chat Bébert entraient dans le mouvement des

hordes épouvantées des Polonais, promis au massacre systématique. Le Colonel Harras, écrit Céline,

**me montre l'église... elle est aussi vermoulue, fendue, lézardée de bout là-bas, un petit manoir à tours rondes... nous y sommes !**

**— Regardez, Céline !**

**Je regarde au-dessus du portique... une date gravée... gravée dans un marbre carré noir... 1695...**

**— Ces huguenots, n'est-ce pas ? maintenant ici bientôt les Russes ! Les Polonais pour commencer ! et puis les Chinois pour finir ! voyages des peuples ! Ooah ! [...]**

Pour ces deux continentaux connaissant l'histoire, l'Est est sans fonds : l'espace russe ne leur masque pas l'avenir de la Chine. C'est le Soleil Levant.

Le Colonel Harras donne alors cette précision qui, d'allemand à français, rend un son particulier.

**— Regardez cette église, Céline, l'intérieur, on y prêchait en français il y a encore cinquante ans...**

Le temple de nos Huguenots de Prusse attendait Céline depuis 1695 ! Sur ce confin des terres on avait parlé français pendant 250 ans. Quelle vigile devaient maintenant espérer ces vieilles pierres, des libérations arrivant à l'autre bout de la plaine ?

**— Voilà ! Nous avons vu Felixruhe... Nous allons refermer l'Église... ce n'est plus bien la peine, peut-être ?**

**— Elle est ouverte de partout... exactement ! les orties et les vignes-vierges avaient envahi l'intérieur, tous les bancs recouverts, la cloche...**

**— Ils en feront des cinémas des anciennes églises ! ils répareront ! propaganda ! propaganda ! ooah !**

**— Qui ?**

**— Ceux qui viendront ! toujours des endroits de propaganda ! églises ! maintenant pour matérialistes athées !... voilà ce qui nous manque : des athées sérieux !**

**— Vous aurez, Harras, vous aurez !**

**— Je voudrais voir un peu les Russes rééduquer les Chinois ! leur faire remonter la cloche, là-haut !...**

**— Vous verrez, Harras, vous verrez ! vous verrez tout !...**

Ils traversèrent le cimetière pavoisé d'antiques noms français. Céline demande où, dans cette plaine, sont enterrés les Polonais.

**— Ils ont leurs cimetières à eux, là-bas...**

**Il faisait le geste.**

**— À l'est !... loin !... nous n'irons pas !**

**Il me montre là-bas, un bouquet d'arbres, au bout de la plaine... c'est drôle comme l'infini des êtres est facilement au bout des doigts... un geste... entre ciel et terre<sup>5</sup>.**

□ □ □

Durant son exil danois, Céline récapitulera longtemps ce qui de Français demeurerait encore vivant sur le continent européen. Les témoignages détruits lui parlaient des survivances indispensables à l'environnement de son « voyage ». Quand il parviendra à Zornhof, au rebord de ce qu'il appelle lui-même « la steppe », s'amorçant par des prairies couvertes d'oies innombrables, il retrouvera, à l'improviste, un morceau de l'Ancienne France que ce chouan, tout au long de son « voyage », portait dans son cœur. À une étape du chemin traversant la Débâcle, le Colonel allemand le fit entrer dans le gîte de Zornhof.

Sur la lisière de la steppe s'impose l'ultime image de la vieille civilisation française, si haïe même lorsqu'elle est détruite, sans défense.

— Ah ! nous voici ! ce Zornhof ! que d'oies encore ! que d'oies, tous les trous d'eau ça s'envole... quelques vaches... un grand parc... au bord là-bas, un petit manoir à tours rondes... nous y sommes !

— Le parc dessiné par Mansard !... avant la Révocation !... Ce ne sont pas des Huguenots ici !... luthériens les von Leiden !... la famille, le manoir, armes et pigeonnier. Mansard, c'est un fait, avait tiré le meilleur parti de ce morceau de plaine, tout bourbe jaune et cendres... quels splendides arbres !... Vous aviez vraiment l'impression, dans ce décor de si hauts frènes, par cette allée aux lents détours, d'entrer dans l'amabilité... Harras, avec ses gros airs teutons, avait compris aussi très bien...

— Par ici, Versailles, Céline ! ce côté, manoir !... l'autre côté la steppe !... la RUSSIE !... l'Est !

Il nous fait faire le tour des massifs, du petit étang... en effet Versailles, d'un côté, si on veut... le semi-grand escalier de marbre... avec deux lions de bronze... de l'autre côté, la plaine... la steppe, comme il dit... vraiment la plaine...

— Jusqu'à l'Oural !

Quelques rideaux de très grand chênes... et des étangs... mais tout de suite, là, sous les fenêtres, côté plaine, côté Oural.

À l'intérieur du parc prussien à la française, la civilisation européenne se rétrécit seconde par seconde. Céline franchit le perron et décrit les merveilles qui allaient y tomber en

ces. L'Héritière du Château et sa sœur, toutes deux musiciennes, n'apercevaient pas l'imminence du cataclysme.

**La bibliothèque du frère, la porte à côté, était riche en partitions, symphonies, fugues, adages, ballets, presque inédits, joués qu'une fois à Berlin, La Haye, d'auteurs à peu près inconnus, des petites cours allemandes, qu'elles auraient pu passer des mois, des années, à les mettre au point... ce qui les ravissait toutes les deux... elles auraient eu amplement le temps de voir passer les hordes de l'est... ouest... sud... à travers les plaines... l'horizon... aller... venir... slovènes... tartares... kurdes... saccager... à tank... à dada... en charettes brouettes... et vasy !... à d'autres... races et légions<sup>6</sup> !**

Plus tard, revenu en France, il s'inquiétera :

**L'endroit n'existe même plus !... enfin sous ce nom... ni les gens... les von Leiden... leur manoir, leur ferme... J'ai demandé à bien des personnes... allemands de l'est... à d'autres de l'ouest... Zornhof... ils ne savent pas... nix !... si c'est occupé... il m'a semblé certains indices par des Polonais... pas sûr du tout !... en tout cas une chose précise, il est temps qu'on refasse les cartes, honnêtes... comme nous avions à l'école... pas tant du pôle Nord ou pôle sud qu'ont plus un secret, plus « relevés » les moindres replis, plus fréquentés que les « Pas Perdus... mais d'Europe tout proche, dont on ne sait plus rien... avec ce qui s'y passe... nix ! » Là-bas, le pèlerin a vu comment ère et aire<sup>7</sup>.**

□ □ □

Ces vestiges d'un passé de l'Europe à jamais englouti dans le mondialisme ne cesseront de hanter Céline.

Dès avant la Seconde Guerre mondiale de 1939-1944, il avait prévu et redouté une nouvelle Tuerie humaine parce qu'il avait connu les horreurs de celle — parfaitement inutile — de 1914-1918. Cette hantise d'un avenir déshumanisant, mais aussi le vertige devant des siècles qui seraient engloutis, lui faisaient fantasmer qu'il pourrait terminer son « voyage » ailleurs qu'en une Europe disparue, dans un pays fidèle à une Sagesse passée.

Il connaissait le Canada. À de nombreuses reprises, il s'y était rendu soit en qualité d'agent de la S.D.N., soit à titre particulier. Le pays du souvenir authentiquement français — une Résistance de deux cents ans — l'avait frappé. Dès 1937, il avait repéré cette terre d'exil. Dans ses fidélités, cette Province conservait un fond chouan qui s'accordait à son voyage, à la « quête » qu'il voulait mener jusqu'« au bout ». Désespéré par l'exil carcéral et l'ampleur de l'Épuration démocrate-chrétienne, le prisonnier s'orienta, une seconde,

en rêve, vers la « belle province » qui, en partie, demeurait encore, de mentalité, celle d'une chouannerie transatlantique. Là n'avait pas encore définitivement triomphé Babel. Le conseil de Pie IX aux Bretons de France de maintenir leur langue et leurs mœurs catholiques protégeait le Canada français de l'oppression anglo-saxonne. Au delà de l'Océan, après deux cents ans d'humiliation sans nom, la Résistance française conservait héroïquement au Canada sa personnalité.

Vers ce Québec du Cardinal Villeneuve et de Maurice Duplessis s'orienta un instant l'imagination du vieux prisonnier. Céline demeurait assez naïf pour entretenir des illusions sur des « amis » qu'il y avait naguère connus mais qui l'eussent froidement laissé tomber s'il s'était présenté chez eux. À Ottawa, l'Ambassadeur de France n'aurait pas agi autrement que le « peut-être »<sup>8</sup> qui, à Copenhague, le revendiquait comme gibier aux autorités danoises. Partout, à l'étranger, il eut été pris dans le même réseau de police. Ces détails aident à pénétrer ses textes de la période danoise. Ils font sentir la menace de mort pesant sur l'écrivain, et dont les livres officiels minimisent l'importance.

C'est dans cette perspective indécise d'exécution capitale, qu'à l'intérieur de la prison danoise, il rêva un instant du Québec. La terre du « Je me souviens » présentait des solidités dont il avait besoin après le désastre qui détruisit l'Europe.

**Un seul pays au monde résistera encore un siècle, prévoyait-il dès 1936, plein d'un généreux optimisme, celui où les curés sont rois, le Canada, le plus emmerdant de tous les pays... Mais j'irai, je servirai la Messe. J'enseignerai le catéchisme. Il n'y aura pas le choix si l'on veut sauver son âme et moi, j'y tiens**<sup>9</sup>.

Dans sa geôle, il rêvait de sauver son âme, avec des cheminements qui enrichiraient son voyage, loin de l'Europe. Sa boutade d'aller faire le catéchisme au pays où les curés gouvernaient effectivement de florissantes paroisses est pleine de suc. Le directeur du Cabinet du Premier ministre québécois d'alors récitait de mémoire, transmis pendant deux siècles, par tradition orale, des prières bretonnes. Il assurait que Dieu les écoutait plus favorablement en breton qu'en français.



Curieuse poursuite du voyage que Céline eût alors faite dans cette Nouvelle France ! Au moment où il était incarcéré



en Europe, le Québec comptait en effet des cercles charitables financés par des Bretons de France. De Québec, ceux-ci envoyaient non seulement des colis à l'ex-Maréchal Pétain, mais encore ne disaient aucun mal de Pierre Laval.

Le catéchisme que Céline eût pu enseigner nous eût, certes, valu une savoureuse théologie. Les « sacrés jurons canayens » eussent tout de même scandalisé ce vieil anti-clérical ! Rien n'eût été plus verveux que sa prose inspirée déjà par la rue parisienne si elle se fût encore enrichie du joul québécois, car il eût été sensible, sans aucune honte, à ses richesses d'expression. Quelle sève eût-il fait passer dans ses questions faubouriennes posées au petit « habitant », debout devant la lampe rouge des églises des « Pays d'En Haut » ! Quels formidables dialogues entre leurs deux langues, aux abords des forêts d'épinettes et de bouleaux enneigés, eût engagé ce médecin de nos banlieues, blessé par les guerres libérales, les paix ouvrières, avec des enfants obstinément fidèles, malgré l'oppression anglo-saxonne pesant sur leur identité !

Ces enfants des catéchismes catholiques avaient, eux aussi, « mangé la misère noire » depuis deux siècles de « libéralisme » anglais, mais ils parlaient insolemment une langue authentique, fleurant la jeunesse, maintenant vivantes des inflexions catholiques et françaises que ce vieux luthier de langage eût admirées. C'est vers ce « loin » de neige, encore aussi impolué que l'Hermine, que Céline rêva un instant de s'expatrier sur le Saint-Laurent.

Au Québec, comme à l'autre « bout » à Zornhof, il repérait une cache géographique où pouvait subsister un aspect de permanence. Pour qu'il ait un instant parlé « d'aller enseigner le catéchisme dans le plus emmerdant de tous les pays », et d'y « servir la messe » en latin, c'est que, en lui, subsistait une lointaine sensibilité, souvenir du catéchisme de Saint Roch ou des églises accueillantes au petit livreur qui venait, entre deux courses, s'y reposer. « Déjà écrivait-il, c'est joli les cierges, ça fait des buissons fragiles... »<sup>10</sup>

**Notes**

- <sup>1</sup> *Cahiers Céliniens*, Gallimard, t. VI, p. 327.
- <sup>2</sup> C.C., t. II, p. 16.
- <sup>3</sup> C.C., t. VI, p. 327.
- <sup>4</sup> C.C., t. VI, p. 298.
- <sup>5</sup> *Nord*, p. 99.
- <sup>6</sup> *Nord*, p. 116.
- <sup>7</sup> *Nord*, p. 350.
- <sup>8</sup> *Beaux draps*, pp. 12-14.
- <sup>9</sup> *L'Herne*, pp. 12-14.
- <sup>10</sup> *Mort à crédit*, (Pléiade), p. 1793.